

Avant-propos

Nombre de confessions de foi commencent par l'affirmation selon laquelle Dieu est Créateur. Pour ne citer qu'un exemple particulièrement connu, le symbole dit des apôtres s'ouvre sur la foi au Dieu Créateur — « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre... » — et bien d'autres résumés de la foi chrétienne, à travers les siècles, ont suivi cet exemple. Confesser Dieu comme Créateur implique, comme l'autre face d'une même vérité, une seconde conviction tout aussi essentielle, même si celle-ci est peut-être moins souvent formulée explicitement : tous les autres êtres sont créés par Dieu : ils sont *créatures*. Ainsi, la vision chrétienne se caractérise par une asymétrie fondamentale : la création, qui a une consistance propre, se trouve face au Créateur, dont tout dépend et qui ne dépend de rien. De même que le fait que Dieu est Créateur est décisif pour la conception biblique de Dieu, de même le caractère créé du monde détermine le regard que nous devons porter sur l'univers — et sur nous-mêmes, comme faisant partie de la création.

Mais que dit-on exactement quand on confesse que le monde est créé ? Pour beaucoup, la réflexion sur la création se limite aux rapports que cette idée entretient avec les théories scientifiques sur l'origine de l'univers et de la vie. Sont alors posées des questions du style : Le big-bang correspond-il au moment initial de la création ? Les récits bibliques contredisent-ils la théorie de l'évolution ? Peut-on accepter que

l'homme, créé à l'image de Dieu selon la Genèse, soit le « cousin » du singe ? De telles questions ne manquent pas d'intérêt ; leur examen est même indispensable au croyant qui refuse de séparer sa foi de la raison, sa lecture biblique de la réflexion. On aurait pourtant tort de limiter la compréhension de la création à ces seules questions. Celles-ci constituent certes une étape dans la lecture des récits bibliques des origines, mais elles ne peuvent en constituer l'aboutissement. Car la création est un élément qui structure l'ensemble de ce que la Bible enseigne sur Dieu, sur le monde, sur l'homme. Une bonne compréhension de cet élément clé de la vision biblique est par conséquent essentielle pour la *vie* chrétienne même : loin de n'intéresser que les seuls adeptes des débats entre science et foi, elle concerne tous les croyants.

Les pages qui suivent font le pari de mettre assez largement de côté la discussion des théories scientifiques sur les origines, car celle-ci focalise trop souvent toute l'attention et relègue dans l'ombre la richesse de l'éclairage que la création apporte sur la réalité. Fixons-nous plutôt l'objectif de serrer de près l'enseignement biblique sur la création pour en explorer les implications pratiques. Les occasions que nous trouvons pour réfléchir à la création sous l'angle de la vie concrète ne sont-elles pas trop rares ? Pourtant, nous ne comprenons véritablement la confession du Dieu Créateur et de la création du monde que si nous percevons en quoi elle change la façon de se conduire dans le monde, les rapports à autrui et la vie de prière. La création n'est pas une conviction théorique : quiconque se l'approprie vraiment sera profondément influencé dans sa spiritualité et sa vie quotidienne.

Ce livre est le fruit d'une tentative de tirer des conclusions pratiques de mes recherches sur l'idée de création menées dans le cadre d'un doctorat en Sorbonne. Je suis redevable à de nombreuses personnes qui m'ont stimulée à aller au-delà d'une réflexion académique pour jeter un pont vers la pratique. En particulier, je souhaite remercier : le directeur de l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne, Jacques Blocher, qui m'a mise au défi de présenter certains résultats de ma thèse lors d'une

journée de retraite spirituelle en septembre 2005¹ ; le doyen de la Faculté libre de théologie évangélique à Vaux-sur-Seine, Émile Nicole, qui m'a invitée à enseigner sur le sujet à l'université d'été de juillet 2006 ; et le secrétaire général des Groupes Bibliques Universitaires de France, David Brown, qui m'a encouragée à publier mes réflexions dans la collection « Question suivante ». Henri Blocher, Jacques Blocher, David Brown, Nicole Dehevels, Victoire Yau et Sarah Zborowska ont lu tout ou partie du manuscrit, et leurs remarques m'ont permis d'améliorer de façon significative le fond et la forme du présent livre. Lise-Laure Nobilet et Gert van Kleef ont élaboré les index. La John Templeton Foundation m'a permis de trouver, par son appui généreux, l'espace de liberté nécessaire pour mener à terme la rédaction.

Au cours des années 2004 et 2005, la préparation d'une série d'études sur le début de la Genèse pour l'Église protestante évangélique de Romainville m'a amenée à lire ces récits avec une attention renouvelée, sous l'angle de leur pertinence pour notre situation actuelle. C'est pour moi un privilège de dédier le présent livre à cette communauté, en signe de reconnaissance pour le ministère de la Parole qu'elle me permet d'accomplir et pour le témoignage de ses membres qui, par leur vie et leur piété, m'encouragent à accomplir ma réflexion et mes recherches dans la soumission libératrice au Dieu Créateur.

1 L'exposé a donné lieu à un article : « Se savoir créature », *Théologie évangélique* IV, 2005, p. 45-58. Ce texte a servi de base aux chapitres 2, 3 et 7 du présent ouvrage.

Reconnaître en Dieu l'origine absolue

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.» (Genèse 1.1) — les paroles sur lesquelles s'ouvre la Genèse sont parmi les passages les plus célèbres des Écritures saintes, voire de toute la littérature humaine. Dès l'origine, la Bible nous place devant le Seigneur souverain, créant par sa parole tout ce qui existe. La révélation biblique ne démarre pas sur une preuve rationnelle de l'existence de Dieu. Elle ne part pas non plus de l'interrogation religieuse de l'homme, qui laisserait libre cours à sa réflexion pour imaginer différentes hypothèses sur la réalité, avant d'aboutir, au final, à la conception du Dieu Créateur. Non, nous sommes placés, dès le départ, devant la puissance créatrice de Dieu qui, en ne partant de rien de préexistant, suscite l'ensemble du cosmos que nous habitons.

La familiarité de la formule peut nous empêcher d'en saisir toute la particularité, l'étrangeté même. Car cette brève phrase du début de la Genèse constitue, de fait, un condensé remarquable de ce qui distingue la vision biblique de toutes les idées

que l'homme s'est forgées sur le réel. Le philosophe Claude Tresmontant la compare à l'appel que Dieu adressa à Abraham, père du peuple d'Israël, pour le lancer dans l'aventure de quitter sa parenté et d'aller vivre en étranger dans la Terre Sainte (Genèse 12.1) : « Comme Abraham sortit de sa famille et du pays de ses ancêtres, ainsi dès ce premier pas, la métaphysique biblique quitte la métaphysique des nations ¹. » Abraham a dû rompre avec les coutumes et traditions de son pays d'origine ; de même, l'Écriture nous présente, dès sa première phrase, une vision du monde radicalement différente de tout ce que l'on peut entendre ailleurs.

L'homme réfléchit depuis toujours à la question des origines et a élaboré de celles-ci des conceptions fort diverses. Au temps des premiers lecteurs de la Genèse, la réponse la plus courante était polythéiste. C'est pourquoi les cosmogonies anciennes racontent non seulement l'origine du monde, mais encore la naissance des dieux. L'Épopée babylonienne de la création en fournit un exemple éclatant. Également nommée *Enûma eliš*, selon ses premiers mots, cette fresque mythologique imposante fut probablement rédigée au douzième siècle avant notre ère ; elle est tout entière à la gloire de *Marduk*, dieu principal de Babylone. L'origine de tout ce qui existe se trouve dans l'eau. L'eau douce sert de principe mâle (appelé *Apsû*), l'eau salée de principe femelle (appelé *Tiamat*). Les dieux viennent à l'existence par générations successives, à partir du mélange de ces eaux primitives. Les parents géniteurs sont pourtant importunés par leur descendance trop remuante et cherchent, le Père d'abord, la Mère ensuite, à s'en débarrasser. Mais dans les combats qui s'ensuivent, c'est *Apsû* qui est le premier mis à mort. Par la suite, *Marduk*, leur arrière-arrière-petit-fils, vient aux secours des dieux et tue *Tiamat*. C'est à partir du cadavre de la déesse que *Marduk* crée l'univers visible.

1 *Études de métaphysique biblique*, 1955, p.40

Marduk crée le ciel et la terre

Lorsque Là-haut
Le Ciel n'était pas encore nommé,
Et qu'Ici-bas la terre-ferme
N'était pas appelée d'un nom,
Seuls *Apsû*-le-premier,
Leur progéniteur,
Et Mère (?) - *Tiamat*,
Leur génitrice à tous,
Mélangeaient ensemble
Leurs eaux [...]
Et alors que des dieux
Nul n'était encore apparu,
Qu'ils n'étaient ni appelés de noms
Ni lotis de destins,
En (*Apsû-Tiamat*) des dieux
Furent produits [...] ²

À tête-reposée [*sic*], le Seigneur
De *Tiamat* contemplant le cadavre :
Il voulait débiter la chair monstrueuse
Pour en fabriquer des merveilles.
Il la fendit en deux,
Comme un poisson à sécher,
Et il en disposa une moitié
Qu'il vouïta en manière de Ciel. [...]
Ayant alors disposé la Tête de *Tiamat*,
Il entassa par-des[sus une Montagne]
Où il ouvrit une source
(En laquelle) un flot frissonna, [...]
Il lui perça les Yeux
Pour en faire se déverser Tigre et Euphrate.

Épopée babylonienne de la création ³

2 *Épopée babylonienne de la création*, début de la première tablette, trad. par Jean Bottéro, dans J. BOTTÉRO, Samuel Noah KRAMER, *Lorsque les dieux faisaient l'homme : mythologie mésopotamienne*, 1989, p.604

3 Tablette IV, lignes 135-138 ; tablette V, lignes 53-55, *ibid.* p.631, 633 s

Certains éléments de l'épopée babylonienne se retrouvent dans le récit biblique : le rôle primordial de l'eau, la mise en place de la voûte céleste, par exemple. Après tout, les deux récits proviennent du Proche-Orient ancien et traitent de la formation de notre monde, dont le ciel, la mer et la terre ferme sont des composantes qui n'échappent à personne. Mais nul besoin d'être spécialiste de littérature ancienne pour se rendre compte que l'univers de la pensée babylonienne est à mille lieues de l'ambiance qui se dégage des récits bibliques des origines. Au lieu de nous parler de l'origine d'une multitude de dieux, les Écritures nous placent devant le Dieu unique et éternel. Au lieu de décrire une lutte d'influence entre divinités, la Genèse nous dépeint Dieu ordonnant la création, sans que rien ni personne ne puisse s'y opposer : « Dieu dit : "Que la lumière soit." Et la lumière fut. » (Genèse 1.3). Au lieu de faire sortir le monde des débris d'une divinité, le texte biblique résiste à toute confusion entre le divin et le créé : le monde, dans son ensemble, surgit de la parole divine, sans incorporer d'éléments provenant de la nature divine. Même quand le deuxième chapitre de la Genèse dit que Dieu insuffla à l'homme le souffle de la vie, il évite soigneusement le terme courant pour « esprit » (*ruach*), pour refuser toute confusion entre l'Esprit divin et l'esprit de l'homme (Genèse 2.7).

Certes, les mythes anciens de la création ne servent plus de repères pour comprendre l'origine du monde. C'est la science qui, pour beaucoup, les a remplacés dans leur fonction explicative. Il n'est donc pas rare de voir les théories scientifiques sur l'origine de l'univers et de la vie investies d'une fonction quasi-religieuse : celles-ci doivent non seulement nous renseigner sur le comment de l'évolution des différentes formes de l'existence, mais il est encore attendu d'elles qu'elles dévoilent l'origine absolue, révèlent le sens de la vie et indiquent des normes propres à guider le comportement humain. Un tel usage — pour ne pas parler d'abus — de la science oublie pourtant que le véritable projet scientifique est plus modeste. Celui-ci vise à étudier le fonctionnement de l'ordre naturel en présupposant justement son existence et les lois qui le

constituent. La science ne peut donc pas répondre à la vieille question métaphysique : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? », car elle explore l'existant qui est toujours déjà présupposé dans la quête scientifique. De même, on dépasse le champ légitimement ouvert à la recherche scientifique quand on s'interroge sur la validité des lois de la nature elles-mêmes : on ne doit pas attendre, parmi les résultats scientifiques, l'explication des lois, car toute pratique scientifique repose déjà sur le postulat d'une nature structurée et unifiée par elles. La science peut encore moins nous renseigner sur le sens de la vie et sur la morale : les questions de finalité et de normes ne font pas partie de son domaine de compétence. La science cherche à décrire ce qui *est*, sans être compétente pour décider de ce qui *doit* être. Ainsi, elle peut nous aider à savoir si tel événement a bien eu lieu et sous quelle forme précise il s'est produit. Mais elle reste muette devant la question de la signification morale de celui-ci. Le simple fait qu'un événement se produise ne dit rien de sa valeur : devant le tribunal de la science, actes criminels et vertueux se présentent sous le même jour, en tant qu'événements simplement *factuels*.

Trop souvent les limites de la méthode scientifique sont oubliées, de sorte que l'on attend de la science une explication englobante de la réalité. Une telle confiance exagérée dans les pouvoirs de la science confère une autonomie absolue au monde, qui doit s'expliquer par lui-même, à l'aide de théories qui ne font jamais appel à d'autres réalités que celles qui sont accessibles à la description scientifique. Un tel scientisme dogmatique rejette la possibilité même d'envisager quoi que ce soit qui échappe à la grille de lecture qu'impose la science. Du coup, le monde acquiert un statut quasi-divin : il ne repose sur aucun fondement transcendant, mais doit son existence à lui seul. On n'est alors peut-être pas si loin des mythes antiques qui faisaient sortir le monde des débris divins.

La première phrase des Écritures oppose un puissant démenti à toute conception, ancienne ou moderne, qui ne distingue pas clairement entre Dieu et le monde. Bien entendu, affirmer le monde créé ne s'oppose nullement à la

démarche scientifique ; dans un certain sens, cette dernière trouve son fondement même dans l'idée de la création, puisque Dieu crée un monde ordonné, ouvert à l'exploration par l'homme. En fait, la démythification du monde qu'opère l'idée de création est propice à la science : un monde imprégné du divin favorise une attitude contemplative et rend difficile la démarche active qu'implique en particulier l'expérimentation. Alors que science et création ne s'opposent donc nullement, le récit de la Genèse interdit pourtant tout usage quasi-religieux de la science : le monde ne s'explique pas par lui-même, mais trouve son origine et son fondement en Dieu. Dieu seul est éternel et auto-suffisant. Rien ni personne ne peut rivaliser avec lui, puisque *tout* lui doit son existence.

Il faut replacer dans ce contexte l'interdiction biblique de l'idolâtrie, car le propre de cette « folie », d'après l'apôtre Paul, consiste à adorer et à servir « la créature au lieu du Créateur » (Romains 1.22, 25). La vénération d'un autre que Dieu lui-même, la prière qui ne s'adresserait pas à Dieu seul ne feraient qu'entretenir la confusion entre le divin et la création. Mais n'oublions pas que l'adoration idolâtre peut prendre des formes diverses ; il y a d'autres signaux d'alarme que la prière aux saints pour nous révéler une vénération mal dirigée. Il n'existe pas seulement des idoles de métal ; celles du mental sont peut-être même plus dangereuses. Car ce qui prend la première place dans notre vie fait, en réalité, fonction de dieu. Non seulement la science peut revêtir ainsi un rôle quasi-religieux, comme nous l'avons vu ; mais toute activité, toute personne que nous investissons de notre désir le plus cher, ou encore de notre crainte la plus grande, se révèle en cela même une idole. Le début majestueux de la Bible nous rappelle qu'aucune créature ne doit s'arroger la gloire qui revient à Dieu ; nous nous fourvoyons si nous cherchons ailleurs qu'en lui le fondement qui unifie l'existence.

Si la doctrine de la création interdit de diriger un quelconque élan religieux vers le monde, elle nous amène, en même temps, à reconnaître l'erreur d'une attitude qui voudrait se passer du rapport au divin. Même si beaucoup de personnes

vivent sans Dieu et prétendent ne pas avoir besoin de lui, le début de la Genèse nous rappelle que cette autonomie n'est qu'illusion. Même l'athée le plus convaincu doit sa vie et tout ce qu'il est au Créateur. Contrairement à ce que la propagande antireligieuse veut faire croire, chacun reçoit son existence de Dieu. Il s'ensuit que la vie humaine n'acquiert son véritable sens que dans l'ouverture au divin. C'est seulement quand nous adhérons consciemment à notre dépendance vis-à-vis du Créateur que nous saisissons la réalité pour ce qu'elle est : créée par Dieu. Notre vie trouve alors son centre dans la prière et l'adoration, orientées vers le Créateur, l'origine de tout ce qui existe : « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, et c'est à lui seul que tu rendras un culte. » (Matthieu 4.10).